

La devanture ressemblait à celles des boutiques d'Abstrack, excepté le vent qui ne recouvrait pas de poussière sèche mes chaussures vernies, exceptés Konstantin et Zucia Flastair, mes parents qui ne se tenaient plus quelque part dans mon dos, enterrés qu'ils étaient, disparus, enfermés dans leur boîte, recouvert par des kilos de terre au point qu'ils ne pourraient jamais en sortir, parce que de toute façon je ne croyais pas, qu'ils n'avaient jamais cru eux mêmes en la résurrection des saints, parce que de toute façon c'étaient quelque part des salauds et qu'ils n'en réchapperaient pas vivants.

La devanture ressemblait à celle des boutiques d'Abstrack et je n'osai en franchir le seuil ; je me retrouvais petit garçon, serré dans mon costume trop propre, bien peigné, bien rangé au dedans.

La devanture trop chargée d'ustensiles, pleine jusqu'à la gueule d'outils, de produits d'entretiens, la devanture dressant entre moi et l'intérieur du magasin une barrière opaque, interdisant toute anticipation de ce qui pouvait bien s'y trouver.

Une devanture surmontée d'une enseigne en lettres rouges :

*Chez Otto Di Ranker
Quincaillier*

J'en appelais à MONSIEUR pour me donner un peu de courage, mais il n'a pas eu le temps d'apparaître que la porte s'est ouverte dans un cliquement mécanique et Otto Di Ranker est apparu pour me demander si je désirais quelque chose.

Je n'avais pas encore ouvert la bouche qu'il avait comme pénétré ma cervelle, y glissant son regard et semblant déceler d'un seul coup d'oeil ce que je n'avais pas encore formulé.

- Vous semblez un peu perdu devant ma devanture, jeune homme, peut-être l'abondance de choix rend-elle votre choix difficile. En ce cas, laissez-vous guider par celui qui connaît de la cave jusqu'au plafond, de fond

en comble, oserais-je dire, les trésors de sa boutique et qui sera donc à même de vous satisfaire, de répondre à vos besoins. Bienvenu chez Otto Di Ranker.

Et je me suis retrouvé, je ne sais plus comment, dans la boutique, assis sur un tabouret, une tasse de thé entre les mains, soumis à une série, un protocole précis de questions, testé pareil à un animal de laboratoire afin de déterminer avec exactitude ma demande, mes désirs de client. Pour le quincaillier, seule la réalité du clou enfoncé à coup de marteau dans une planche de cp de dix-huit avait de l'importance, un point sur le i en quelque sorte, un point riveté, boulonné, Otto Di Ranker ne supportait pas les approximations, tout pour lui pouvait et devait être qualibré, mesuré, mathématisé.

- Quel âge avez-vous ? 37 ans. Homme, Femme ? Homme. Comment avez-vous eu connaissance de l'existence de la Quincaillerie d'Otto Di Ranker ? Par réputation. Votre demande concerne la robinetterie, le nettoyage, l'entretien quotidien, le bricolage ? Tous ces domaines à la fois. Êtes-vous célibataire, marié, divorcé, séparé ? Séparé. Avez-vous des enfants ? Non. Avez-vous des animaux domestiques ? Oui. Chien, chat, rongeur, poisson ? Chien. Êtes-vous propriétaire, locataire ? Propriétaire. Votre résidence principale est : un appartement, une maison ? Une voiture.

Otto Di Ranker a relevé les yeux de son carnet dans lequel il notait mes réponses, remonté ses lunettes sur son front et m'a observé un instant.

- Ce jeune monsieur, dit-il calmement, ne cherche rien dans ma boutique, il ne veut rien m'acheter, il n'est pas un client, alors que veut-il ? Que faites-vous ici ?

- Je suis sur la route de Fjering. Je suis quincaillier.

Il avait glissé le petit crayon dans la reliure en spirale de son cahier et rangé celui-ci dans la poche intérieure de sa blouse.

- Il dit cela comme ça, tout simplement : Je suis sur la route de Fjering, je suis quincaillier.

Otto Di Ranker avait retiré la tasse de thé de mes mains et contournait le comptoir.

- Je suis quincaillier, quincaillier, poursuivit-il, mais le nom ne fait pas l'homme. Il ne s'agit pas seulement de s'afficher, de brandir comme un étendard ses médailles au bout d'un bâton doré ou de vociférer au milieu du monde qu'on est quelque chose pour l'être. Comme il est naïf, ce jeune homme. Peut-être n'êtes-vous juste qu'un malheureux soldeur de ferraille, un

refourgueur de machine à laver. Mais Monsieur, être quincaillier, cela ne s'improvise pas, cela demande de la patience, un savoir faire, une ambition. Avez-vous jamais vendu quoique ce soit ? Quincaillier, quincaillier ! Dans une voiture ? Un quincaillier ambulancier, un quincaillier errant ? Un va-nu-pied plutôt, un traine-misère, un romanichel. Allez sortez de chez moi, monsieur le rien du tout.

- Enseignez-moi le métier.

J'entendais à peine ce que je disais, cela s'était formulé comme cela, d'un coup. Et dans le temps que je déclarais : *Enseignez-moi le métier*, je comprenais que c'était précisément ce qu'il fallait dire, que si je m'étais planté devant cette boutique c'était justement pour apprendre de son propriétaire les arcanes de la vente ; Otto Di Ranker était apparu pour cela comme le client idéal

- Pardon ?

- Enseignez-moi votre savoir faire, j'ai fait une longue route pour arriver jusqu'ici.

- D'où venez-vous ?

J'eus un instant d'hésitation car je ne m'étais pas préparé à revendiquer de sitôt Abstrack comme ma ville d'origine, j'aurais aimé pouvoir annoncer un autre nom que celui de cette cité maudite à laquelle j'avais échappé, mais je venais d'Abstrack, je ne pouvais le nier et la voix d'Otto Di Ranker ne permettait pas le mensonge. Elle était de ces impératifs catégoriques qui vous poussent à agir sans plus de capacité de réflexion. Et de toute manière, il m'avait semblé rouler tant de kilomètres, traversé tant de pays, de régions éloignées, qu'Abstrack ne pouvait qu'être une cité inconnue, un trou de mémoire. Comment imaginer qu'Otto Di Ranker, quincaillier dans sa boutique au bord de la frontière, puisse connaître Abstrack ?

- Je viens d'Astrack.

- Pardon ?

Il avait très bien entendu.

- Je viens d'Abstrack... j'y suis né.

Les yeux d'Otto Di Ranker se sont mis à briller.

- Abstrack ?

Il a enfoncé les mains dans ses poches, ce qui a reserré sa blouse autour de son ventre et le petit cahier bien rangé a dessiné, du côté du coeur, un rectangle en relief.

- Abstrack ? Comment vous appelez-vous ?

J'ai hésité.

- *Auguste.*
- *Auguste, juste Auguste ?*
- *Oui.*

Otto Di Ranker me scrutait d'un oeil plus pointu, légèrement penché par dessus son comptoir. Connaissait-il Abstrack ? Connaissait-il cette cité et ses commerçants, et Konstantin Flastair, le juge Flastair ? Je me sentais poursuivi par une sorte de malédiction : j'aurais traversé tout un pays au point que je ne savais plus bien où j'étais pour me retrouver au milieu de nulle part et découvrir que tout le monde connaissait Abstrack !

- *Abstrack ? Abstrack ? Non, cela ne me dit absolument rien.*

- *A l'opposé de la carte, sur l'autre frontière.*

- *Cela fait loin.*

- *Une ville de marchands. Cela ne vous dit vraiment rien, absolument rien de rien ?*

- *Absolument rien de rien, Monsieur Auguste. Pourquoi c'est une ville importante ?*

Etrangement j'étais presque vexé que Otto Di Ranker, le propriétaire de la Quincaillerie Otto Di Ranker ne connaisse pas Abstrack, Abstrack et sa légende, Abstrack et sa bande de voleurs sans foi ni loi, Abstrack avec son juge perché au sommet de ses étagères pour épousseter ses trésors d'ustensiles et d'outils. J'avais imaginé un instant que Otto Di Ranker avait été le fournisseur officiel de mon père. Je l'avais imaginé recevant les bons de commande signés de Konstantin Flastair, se dirigeant vers l'arrière boutique pour y chercher la pièce rare, l'emballant soigneusement dans une feuille de papier craft pour l'expédier jusqu'au bureau de mon père, j'avais imaginé Otto Di Ranker me sortant de sous son comptoir une petite balance en métal doré, m'indiquant qu'elle était du même modèle que celle que mon père avait achetée, que cela avait été sa dernière commande, la petite balance avec son fléau, le même fléau que celui qui s'était enfoncé dans le dos du juge le jour où il avait perdu l'équilibre en faisant son ménage. J'insistais.

- *Vraiment ? Rien du tout ?*

- *C'est à se demander si vous ne me racontez pas n'importe quoi, Monsieur Auguste. Abstrack, pas très sérieux comme nom, franchement.*

- *Alors venez avec moi.*

- *Pardon ?*

- *Venez avec moi je vais vous montrer quelque chose.*

- Vous me prenez pour qui ? Vous pensez que je vais abandonner ma boutique pour vous suivre je ne sais où ? Vous perdez la raison.

- Alors attendez-moi deux secondes.

- Mais je n'attends rien du tout, allez au diable. Sortez de chez moi et n'y revenez que lorsque vous serez décidé à acheter quelque chose.

- Très bien. Vendez-moi un pied-de-biche.

- Vous voulez un pied-de-biche ?

- Oui, vous avez bien entendu, un pied-de-biche.

- Vous voulez m'acheter un pied-de-biche ?

Otto Di Ranker a semblé soudain beaucoup plus détendu, il a sorti ses mains de ses poches et sa blouse a retrouvé une sorte de souplesse autour de son ventre ; le monde reprenait son sens, les choses se remettaient dans l'ordre, il était quincaillier, j'étais redevenu client. Sa voix avait repris cette puissance douce et méticuleuse des maniaques convaincus.

- Monsieur désire un pied-de-biche, bien, bien, bien. Comment ai-je fait pour ne pas le savoir plus tôt ? Evidemment, ce qui convient à Monsieur c'est un pied-de-biche. Tout cela est d'une logique imparable, il ne peut en être autrement. Pourtant mon questionnaire aurait dû me l'indiquer. Je suis confus, vraiment. Il va me falloir revoir mon questionnaire, un ajustement plus précis à effectuer, une question à revoir certainement, ou si ce n'est la question seulement sa formulation. Cela fonctionnait si bien jusqu'à présent, j'ai toujours cerné sans hésitation le désir de mes clients. Un pied de biche, bien sûr un pied de biche. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Voilà qui est embêtant. J'ai plusieurs modèles, plusieurs formats. Parce qu'il y a le pied de biche classique de soixante centimètres, mais vous avez aussi la pince à décoffrer avec arrache-clou intégré, en cinq-cent ou six-cent, ou encore la véritable pince monseigneur en quatre ou huit-cent, à ne pas confondre avec le coupe boulon et son système articulé. Tout dépend de l'usage que vous voulez en faire.

- C'est pour forcer une coffre.

- Un coffre ?

- Un coffre de voiture, ma voiture.

- Ah, bien. Monsieur Auguste aurait perdu ses clefs ?

- Non.

- Et bien dans ce cas j'aurais tendance à lui conseiller une pince-monseigneur en acier forgé rectifié pour plus de résistance. Le modèle quatre-cent, me semble le plus approprié. Un choix simple, efficace.

- Très bien. Embalez-le moi... dans du papier craft.

- Tout de suite, Monsieur. Je n'ose pas demander si Monsieur désire autre chose, je craindrais sa réponse.

- Non, juste la pince-monseigneur comme vous dites.

Otto Di Ranker a disparu un instant et est revenu presque aussitôt avec la pince-monseigneur emballée.

- Gardez-la moi, je reviens.

Le quincaillier me regardait, éberlué, déposer l'argent sur son comptoir, et courir chercher le break pour venir le garer devant sa boutique.